BRENDA NAVARRO

MAISONS VIDES

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR SARAH LABERGE-MUSTAD

MÉMOIRE D'ENCRIER

MAISONS VIDES

COLLECTION *VOC/ZES*

Brenda Navarro

MAISONS VIDES

Traduit de l'espagnol par Sarah Laberge-Mustad

MÉMOIRE D'ENCRIER

LA COLLECTION *VOC/ZES*

Maisons vides de Brenda Navarro est le premier titre de la collection *Voc/zes*, dirigée par Marc Charron.

La collection *Voc/zes* se veut le carrefour des voix littéraires nouvelles de l'Amérique latine, du Río Grande au nord jusqu'à la Terre de Feu au sud, en passant par la Caraïbe hispanophone et le sous-continent brésilien.

Mémoire d'encrier prend acte de ces voix en s'engageant à les traduire pour mieux les donner à entendre. Les auteurs et autrices publiés dans la collection *Voc/zes* sont là pour rappeler qu'il existe une autre façon américaine, une façon autrement américaine, d'exprimer l'appartenance à notre vaste continent.

Voc/zes, l'espace où s'amplifient les voix littéraires de l'Amérique latine d'aujourd'hui.

Ces mots représentent le temps que m'ont accordé
Dana, Nacho et Alba.
Merci à vous trois, vous êtes mon foyer,
mon miroir et ma résistance.

Et merci aussi à Yuri.

PREMIÈRE PARTIE

Voilà où l'on en est : moi, assise sous un arbre,
au bord d'une rivière,
un matin de soleil.
Événement futile que l'histoire
ne retiendra nullement.

Wislawa Zymborska
Extrait de *Ça va sans titre*
Traduit du polonais par Piotr Kaminski

Daniel a disparu trois mois, deux jours, huit heures après son anniversaire. Il avait trois ans. C'était mon fils. La dernière fois que je l'ai vu, il se trouvait entre la balançoire et le toboggan du parc où je l'emmenais les après-midis. Je ne me souviens de rien d'autre. Ou plutôt si, je me souviens d'avoir été triste parce que Vladimir m'a annoncé qu'il partait, parce qu'il ne voulait pas tout brader. Tout brader, comme quand on vend quelque chose de précieux pour deux pesos. Ça, c'était moi quand j'ai perdu mon fils, celle qui de temps en temps, après quelques semaines, se débarrassait d'un amant furtif lui ayant offert en cadeau, parce qu'il avait besoin d'alléger son pas, des plaisirs sexuels à rabais. L'acheteuse arnaquée. L'arnaqueuse de mère. Celle qui n'a rien vu.

Je n'ai pas vu grand-chose. Qu'ai-je vu ? Je cherche parmi la chaîne de souvenirs visuels le plus petit fil conducteur qui me mènerait, ne serait-ce qu'une seconde, à comprendre à quel moment. À quel moment ? Lequel ? Je n'ai plus revu Daniel. À quel moment, à quel instant, entre quels petits cris étouffés d'un corps de trois ans est-il parti ? Qu'est-il arrivé ? Je n'ai pas vu grand-chose. Et bien que j'aie marché entre les gens en répétant son nom, je n'entendais plus rien. Des voitures sont-elles passées ? Y avait-il plus de monde ? Qui ? Je n'ai plus revu mon fils de trois ans.

Nagore sortait de l'école à deux heures de l'après-midi, mais je ne suis pas allée la chercher. Je ne lui ai jamais demandé comment elle était rentrée à la maison ce jour-là. En fait, nous ne nous sommes jamais demandé si l'un de nous était rentré ce jour-là, ou si nous étions tous partis dans les quatorze kilos de mon fils sans jamais revenir. Et jusqu'à aujourd'hui, aucune image mentale ne me donne la réponse.

Après, l'attente : moi, affalée sur une chaise crasseuse du bureau du ministère public, là où Fran m'a récupérée plus tard. Nous avons attendu les deux, et même si nous avons fini pour nous lever et que notre vie à continué, notre esprit est toujours là, à attendre des nouvelles de notre fils.

J'ai souvent souhaité qu'ils soient morts. Je me voyais dans le miroir de la salle de bain et je m'imaginais me regardant pleurer leur mort. Mais je ne pleurais pas, je retenais mes larmes et mon visage redevenait neutre, au cas où je n'aurais pas été assez convaincante la première fois. Alors je me replaçais devant le miroir et je demandais : qu'est-ce qui est mort ? Comment, qu'est-ce qui est mort ? Qui est mort ? Les deux en même temps ? Ils étaient ensemble ? Ils sont morts, morts, ou c'est une histoire inventée pour me faire pleurer ? Qui es-tu toi, toi qui m'annonces qu'ils sont morts ? Qui, lequel des deux ? Et moi, j'étais ma seule réponse face au miroir, à répéter : qui est mort ? Que quelqu'un soit mort, s'il vous plaît, pour ne plus sentir ce vide. Et face à cet écho silencieux, je me disais les deux : Daniel et Vladimir. Je les ai perdus les deux en même temps, et les deux, sans moi, sont toujours en vie quelque part dans ce monde.

On peut tout imaginer, sauf se réveiller un matin avec le poids d'un disparu sur les épaules. C'est quoi un disparu ?

C'est un fantôme qui nous poursuit comme s'il faisait partie de notre corps.

Même si je ne voulais pas être une de ces femmes que les gens regardent dans la rue avec pitié, je suis souvent retournée au parc, presque tous les jours, pour être exacte. Je m'asseyais sur le même banc et repassais tous mes mouvements en mémoire : le téléphone dans la main, les cheveux dans le visage, deux ou trois moustiques qui me pourchassaient pour me piquer. Daniel, avec un, deux, trois pas et son rire bête. Deux, trois, quatre pas. J'ai baissé les yeux. Deux, trois, quatre, cinq pas. Là. J'ai levé les yeux vers lui. Je le vois et je retourne à mon téléphone. Deux, trois, cinq, sept. Aucun. Il tombe. Il se relève. Moi, avec Vladimir dans l'estomac. Deux, trois, cinq, sept, huit, neuf pas. Et moi, tous les jours, derrière chaque pas : deux, trois, quatre… Et ce n'est que lorsque Nagore me dévisageait avec honte parce que je me trouvais encore là, entre la balançoire et le toboggan, à empêcher les enfants de jouer, que je comprenais tout : j'étais devenue une de ces femmes que les gens regardent dans la rue avec peur et pitié.

D'autres fois, je le cherchais en silence, assise sur le banc, et Nagore, à côté de moi, croisait ses jambes et restait muette, comme si sa voix était coupable de quelque chose, comme si elle savait d'avance que je la détestais. Nagore était le miroir de ma laideur.

Pourquoi ce n'est pas toi qui as disparu ? lui ai-je demandé cette fois où elle m'a appelée de la douche pour me demander de lui donner la serviette qu'elle avait laissée sur l'étagère de la salle de bain. Elle m'a regardée de ses yeux bleus, stupéfaite que j'aie osé le lui dire en plein visage. Je l'ai presque aussitôt prise dans mes bras et je l'ai embrassée plusieurs fois. J'ai touché ses cheveux mouillés qui dégoulinaient sur mon visage et sur mes bras, je l'ai enveloppée dans sa serviette, je l'ai serrée contre mon corps et nous nous sommes mises à pleurer. Pourquoi ce n'est pas elle qui a disparu ? Pourquoi a-t-elle été sacrifiée et n'a offert aucune récompense en échange ?

Ça aurait dû être moi, m'a-t-elle dit plus tard, un jour où j'étais allée la déposer à l'école. Je l'ai regardée s'éloigner entourée de ses camarades de classe et j'ai souhaité ne plus

jamais la revoir. Oui, ça aurait dû être elle, mais ça ne l'a pas été. Pendant toute son enfance, tous les jours, elle est revenue à la maison.

On ne ressent pas toujours cette même tristesse. Je ne me réveillais pas chaque fois avec la gastrite comme état d'âme, mais il suffisait qu'il arrive quoi que ce soit pour qu'instinctivement j'avale ma salive et prenne conscience que je devais respirer pour faire face à la vie. Respirer n'est pas un geste mécanique, c'est un acte de stabilité ; quand il n'y a plus de joie, respirer maintient l'équilibre. Vivre se fait tout seul, mais respirer s'apprend. Je me forçais alors à faire les choses pas à pas : lave-toi. Brosse-toi les cheveux. Mange. Lave-toi, brosse-toi les cheveux, mange. Souris. Non, ne pas sourire. Ne souris pas. Respire, respire, respire. Ne pleure pas, ne crie pas, tu fais quoi ? Tu fais quoi ? Respire. Respire, respire. Peut-être que demain tu seras capable de te lever du fauteuil. Mais demain est toujours un autre jour, et pourtant, moi, je revivais constamment le même jour, je n'ai jamais trouvé le fauteuil duquel j'aurais finalement été capable de me lever.

Parfois, Fran me téléphonait pour me rappeler que nous avions aussi une fille. Non, Nagore n'était pas ma fille. Non. Mais nous prenons soin d'elle, nous lui offrons un toit, me disait-il. Nagore n'est pas ma fille. Nagore n'est pas ma fille. (Respire. Prépare le repas, ils doivent manger.) Daniel est mon seul enfant. Quand je préparais à manger, il jouait par terre avec ses petits soldats, et je lui donnais des carottes avec du citron et du sel. (Il avait cent quarante-cinq soldats, tous verts, tous en plastique.) Je lui demandais à quoi il jouait et il me répondait de ses syllabes incompréhensibles qu'il jouait aux soldats, et ensemble nous écoutions la marche qui les menait au combat. (L'huile est trop chaude, les pâtes brûlent. Il n'y a plus d'eau dans le mixeur.) Nagore n'est pas ma fille. Daniel ne joue plus avec ses soldats. Vive la guerre ! Alors souvent, l'école de Nagore m'appelait pour me dire qu'elle m'attendait et qu'ils devaient fermer. Je m'excuse, je répondais, mais j'avais le *c'est parce que Nagore n'est pas ma fille* sur le bout de la langue et je raccrochais, offensée qu'on puisse me réclamer cette maternité que je n'avais pas demandée. Et dans un sanglot réprimé, mais dont les sursauts m'étouffaient, j'implorais d'être Daniel et de disparaître avec lui, mais en réalité je perdais la notion du temps et Fran me retéléphonait pour me rappeler de m'occuper de Nagore, parce qu'elle était aussi ma fille.

Vladimir est revenu une fois, une seule fois. Peut-être par pitié, par obligation, par curiosité morbide. Il m'a demandé ce que je voulais faire. Je l'ai embrassé. Il s'est occupé de moi pendant un après-midi, comme si j'avais une quelconque importance à ses yeux. Il me touchait avec hésitation, comme s'il avait peur, ou avec la délicatesse de celui qui se demande s'il peut toucher la vitre fraîchement lavée. Je l'ai emmené dans la chambre de Daniel et nous avons fait l'amour. Je voulais lui dire, frappe-moi, frappe-moi et fais-moi crier. Mais Vladimir me demandait seulement si j'allais bien et si j'avais besoin de quelque chose. Si je me sentais bien. Si je voulais arrêter.

J'ai besoin que tu me frappes, j'ai besoin que tu me donnes ce que je mérite pour avoir perdu Daniel, frappe-moi, frappe-moi, frappe-moi. Je ne lui ai rien dit. Alors plus tard, par culpabilité, il m'a sorti la demande non faite que nous aurions dû nous marier. Qu'il… Non, rien. Qu'il ne m'aurait pas fait un enfant, lui ai-je répondu face à sa gêne, à sa peur de dire quelque chose qui le compromettrait. Qu'il ne m'aurait amenée à aucun parc avec notre fils. Non. Aucun fils. Qu'il m'aurait donné une vie sans souffrance maternelle. Oui, c'est peut-être ça, a-t-il répondu à mon insinuation, et puis, léger comme il l'était, il est reparti et m'a de nouveau laissée seule.

Ce jour-là, Fran est arrivé et a couché Nagore, et moi je voulais qu'il s'approche de moi et découvre que mon vagin sentait le sexe. Et qu'il me frappe. Mais Fran n'a rien remarqué. Cela faisait longtemps que nous ne nous touchions plus, même pas un frôlement.

Les soirs avant de dormir, Fran jouait de la guitare pour Nagore. Je le détestais, je ne lui pardonnais pas qu'il ose avoir une vie. Il allait travailler, il payait les factures, il jouait au bon gars. Mais, quel genre de bonté peut-il y avoir chez un homme qui ne souffre pas tous les jours d'avoir perdu son fils ?

Nagore venait me donner un bisou pour me dire bonne nuit tous les soirs quand l'horloge marquait dix heures dix, et moi je me cachais sous l'oreiller et je lui donnais une petite tape dans le dos. Quel genre de bonté peut-il y avoir chez une personne qui exige de l'amour en en donnant ? Aucune.

Nagore a perdu son accent espagnol à peine arrivée à Mexico. Elle m'imitait. Elle était une espèce d'insecte qui hibernait puis sortait et déployait ses ailes pendant que nous la regardions voler. Ses couleurs ont jailli, comme si seul le cocon tissé des mains de ses parents l'avait préparée à la vie. Elle sortait de l'enfance, surmontait sa tristesse. Je lui ai coupé les ailes après la disparition de Daniel. Je n'allais pas laisser quoi que ce soit briller plus que lui et son souvenir. Nous serions la photo de famille qui, bien que jetée par terre, poussée par le triste battement des ailes d'un insecte, reste intacte et ne se brise pas.

Fran était l'oncle de Nagore. Sa sœur lui avait donné le jour à Barcelone. Fran et sa sœur venaient d'Utrera. Les deux se sont éparpillés de par le monde avant de s'arrêter pour fonder une famille.

La sœur est morte, assassinée par son mari, voilà pourquoi Fran nous a imposé la garde de Nagore. Je suis devenue la mère d'une fille de six ans, alors que Daniel était déjà dans mon ventre. Mais je ne suis pas devenue mère, là était le problème. Le problème est que je suis restée en vie très longtemps.

Il y avait des moments où je voulais être de ces mères qui sillonnent les rues de leurs pieds pesants. Sortir pour placarder des affiches avec la photo de Daniel, tous les jours, toutes les heures, avec tous les mots. Il y en avait d'autres, très rarement, où je voulais être la mère de Nagore, lui brosser les cheveux, lui donner son petit-déjeuner, lui sourire. Mais je suis restée bloquée, léthargique, parfois éveillée par pur instinct. D'autres encore, très souvent, où je souhaitais être Amara, la sœur de Fran, et lui laisser la responsabilité de s'occuper de ces deux vies étrangères. Être moi la misérable, la mal née, la mal assassinée. Ne pas accoucher. Ne pas enfanter, ne pas permettre aux cellules de créer l'existence. Ne pas être la vie, ne pas être la source, ne pas laisser le mythe de la maternité se perpétuer en moi. Ruiner les chances de Daniel pendant qu'il était encore dans mon ventre, enfermer Nagore jusqu'à ce qu'elle cesse de respirer. Être l'oreiller qui l'étouffait dans son sommeil. Contenir les contractions par lesquelles les deux sont nés. Ne pas accoucher. (Respire, respire, respire.) Ne pas accoucher, parce qu'après la naissance, la maternité c'est pour toute la vie.

Si j'ai été une fois enfant, et si le souvenir en vaut la peine, ce sont les violons qui me ramenaient à ces moments de plénitude que je n'ai pas su transmettre à Nagore. Les violons. Les violons dans la maison de mes parents, alors que le soleil entrait par la fenêtre et illuminait le salon où je jouais. Les violons, la musique des jeux. Je me suis réveillée un jour avec la conviction que Nagore devait apprendre à jouer du violon. J'ai cherché des cours privés, nous sommes allés en ville pour regarder les modèles et les prix. Nous nous sommes informés, nous avons écouté sans entendre, mais en faisant semblant de comprendre. Nagore me tenait la main ravie, elle souriait et incarnait l'enfance. Oui, les violons. Et Fran, les sourcils froncés, a dit oui, il a même organisé les cours à la maison. Il m'a donné une feuille avec l'heure du premier